

PHOTO DE COUVERTURE
Archive personnelle, DR.

TEXTE
© Caroline Diaz
lesheurescreuses.net

MISE EN PAGE
Roxane Lecomte

Caroline Diaz

COMANCHE

Nous voulons garder vif un peu de l'instant, préserver
un fragment immobile du grand évanouissement des
jours, rendre présente l'absence, définitivement.

ANNE-MARIE GARAT, *Photos de famille*

C'est un matin d'août au soleil chaud, dans le cimetière marin de San-Martino-di-Lota, en Corse. Sous un bleu étincelant nous enterrons ma mère. Ma mère, la louve. Elle qui a toujours voulu nous protéger. L'orgueilleuse, qui avait frôlé la mort à douze ans, qui croyait deviner l'avenir dans les taches d'encre, qui aimait les oiseaux même en cage, qu'on appelait Pierrot, qui fumait depuis toujours, qui aimait les courants d'air, qui a eu plusieurs vies. Elle a arrêté de fumer, elle s'est murée dans l'aphasie, elle a posé son regard dans le vide et elle a fermé les yeux. Depuis le cimetière les roches couvertes de chênaias et de maquis descendent vers la mer, plongent leurs verts moussus dans l'eau tiède. La brume posée sur l'horizon. Le ciel blanchi de soleil. Le calme implacable après la nuit fébrile à répéter les funérailles. La route en lacets — la peur — le monde devant la grille d'entrée du cimetière — la peur — la marche lente entre les mausolées, le cercueil glissé dans la pierre du caveau — la peur et pas même une poignée de terre à jeter. Devant moi le dernier visage de ma mère, le visage de ma mère les yeux fermés, la bouche ouverte, les joues en dedans. Je me mords les joues, je ferme les yeux. Il y a des mâchoires serrées, des étreintes, des épaules trop hautes. J'ai mal au cœur. J'ai pensé on n'enterre pas les gens qu'on aime par cette chaleur et

par ce bleu. J'ai pensé la mort va avec la pluie. Ahurie. Lourde. Des fourmis grimpent dans ma tête. La chaleur se répand au-dessus de mes lèvres sèches, glisse sur mes pommettes, encercle mes yeux fermés. Il fait chaud mes dents claquent. Du fer dans la bouche. La famille, les amis trop nombreux. L'entêtement des immortelles. Je suffoque. Je me tourne vers le large, il y a la présence familière de l'île d'Elbe, sa silhouette mauve nimbée de chaleur, des perles de soleil à la surface de l'eau. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis souvenue que tu étais mort, et qu'avant de mourir tu avais été mon père. J'ai pensé je suis orpheline, deux fois. C'est là, c'est sous la lumière impétueuse, dans le scintillement qui m'éblouit, rien qu'un mirage, un morceau de chagrin sans forme ni couleur, une odeur de pierre chaude portée par le vent léger, un fantôme invisible dans la touffeur d'août, c'est toi. J'ai pensé à ton enterrement, je crois qu'il pleuvait ce jour-là. J'ai commencé à me souvenir. J'ai grandi avec la tendresse d'un autre. J'avais décidé que tu n'étais pas aimable. Je me suis sentie coupable. J'ai voulu en savoir plus sur toi, j'ai demandé aux vivants leurs souvenirs, c'était ténu, ça tournait en rond — il était drôle, il était gentil, il était marrant. Tu devenais un *mec sympa*. Je ne sais pas par quel découragement, quelle peur j'ai renoncé, j'ai refermé la porte, avec un aplomb qui me surprend encore aujourd'hui.

Pierrot est engourdie par une sorte de lassitude, l'appartement paraît immense après le départ d'Alex et Marie pour l'école. Elle a allumé une cigarette. Elle s'est approchée de la baie vitrée du salon. Chaque fois le même silence. Elle a attrapé cette vue éblouissante au-delà de son reflet, le port d'Oran, la jetée interminable entre le bleu du ciel et celui de la rade. Un bleu qui éclate sous la lumière de février, une lumière crue pleine de promesses qui découpe la silhouette des tankers immobiles, elle ne s'habitue pas à leur démesure. Les pieds nus sur les grands carreaux couleur sable, elle a cru que ça venait par le sol ce froid soudain. Elle a écrasé sa cigarette fine dans le cendrier abandonné parmi les reliefs du petit-déjeuner qu'elle n'a pas encore débarrassé. Elle a resserré sur sa poitrine la maille fine de son cardigan doré. Elle a commencé à ramasser lentement la vaisselle, le téléphone a sonné, peut-être qu'elle m'a jeté un regard tendre alors que je jouais dans mon parc. Je ne me souviens pas qu'elle ait sursauté, arrachée à sa contemplation par la sonnerie brutale. Je ne me souviens pas de ce moment, comment le pourrais-je ? Je ne me souviens pas qu'elle ait obéi à la voix du téléphone, Madame vous devriez vous asseoir, ni qu'elle s'est laissée tomber sur le sofa. Pourtant j'étais là, je l'écris, ma présence dans le salon d'Oran le 7 février 1972

devient réelle. La vie en Algérie — qui pour notre famille avait commencé à l'automne 67 n'avait plus de sens, elle venait de se fracasser sur une colline.

Il faut maintenant rentrer à Paris. Il faut remplir les malles, du linge, des vêtements pour les enfants, des vêtements chauds, il faut des jouets, les couvertures kabyles, le reste peut attendre, le sommeil attendra aussi. Pierrot passe la nuit à fumer, pieds nus sur les carreaux. Du balcon elle contemple la baie illuminée, elle a commencé à te parler, toute la nuit elle t'a parlé, debout devant la collection de 33 tours elle t'a parlé, puis couchée sur le carrelage froid elle t'a parlé encore. L'aube s'est levée, elle a contemplé le salon — un champ de bataille, bien qu'il n'y ait plus aucun combat à mener. Des malles ouvertes, des cigarettes froides dans le cendrier, voilà à quoi ressemblera le dernier réveil à Oran. Elle a défait les lits, replié méthodiquement les draps, dans chaque pli enfouir un peu de douleur. Elle s'est laissée tomber sur une des lourdes chaises *western*. Elle a rallumé une cigarette. Nous, les enfants, étions silencieux et inertes, comme posés dans le décor. Jean, le frère aîné de ma mère, est arrivé, il a souri de biais en fronçant le nez, il m'a prise dans ses bras, il a poussé doucement les deux grands dans le couloir orange. Pierrot flottait derrière, depuis le seuil elle a jeté un dernier regard dans l'appartement aplati sous la lumière du matin. Mon oncle a dit il faut y aller maintenant. Dans le couloir, deux militaires attendaient, ils nous ont escortés jusqu'à

Tafraoui. Sur le tarmac un Fokker était prêt à décoller. Le cercueil avait été mis à bord avant notre arrivée, nous sommes montés dans l'avion pour rejoindre Dar El Beïda. Ça ne serait pas si simple alors de quitter Alger, il y avait encore bien des adieux à faire. On a fait déposer ton cercueil devant l'entrée du bâtiment 4 de la cité où nous vivions quelques mois auparavant. Les habitants ont pu te rendre un dernier hommage. Ils ont pu nous regarder avec une sorte d'effroi. Dans leurs habits sombres, ils ont présenté à ma mère de sincères condoléances. Il y a eu des promesses de retrouvailles. Des mains posées sur les épaules d'Alex. Dans les bras de mon oncle Jean, j'échappais aux pincements de joue réservés à Marie. Le jour tombait, nous sommes repartis à l'aéroport, il n'y avait plus beaucoup de trafic à cette heure-là, c'était plutôt calme, comme si un voile paisible adoucissait l'austérité du moment. Il fallait que ça dérape, une scène, de celles qu'on raconte longtemps après, une scène qui donnerait un peu plus d'épaisseur au départ, celle-là rapportée par mon oncle. L'officier des frontières a affirmé que je ne quitterais pas le territoire parce que nous ne pouvions pas présenter l'autorisation paternelle. L'air s'est alourdi, une poudrière. Ma mère sentait sa gorge qui prenait feu, elle ne respirait plus que le brouillard de ses Kool menthol depuis l'accident. Jean a expliqué, je n'avais pas encore de papiers, tu n'avais évidemment pas pu remplir l'autorisation paternelle puisque tu venais de t'écraser sur une colline, tu étais maintenant dans un cercueil, c'était pour cela que nous quitions l'Algérie. Après ce qui a semblé des heures pendant lesquelles je n'ai pas lâché le cou de

mon oncle, on a rejoint le tarmac où stationnait le DC-8 d'Air Afrique.

J'ai quitté la ville par les airs, soulevée, arrachée du sol où je suis née, dont je ne garderai aucun souvenir. Se souvenir d'Alger ce sera l'inventer, son odeur de sable, sa douceur, sa côte caressée par la mer, la neige sur le Lalla Khedidja. Alger ne sera jamais plus qu'une promesse de voyage, une carte postale dont je m'éloignerai en rêve, par la mer. J'abandonnerai lentement les arcades du boulevard Che-Guevara, la wilaya, la silhouette de Notre-Dame-d'Afrique, les cubes blancs de la kasbah, les rêves de sable.

Aux souvenirs fragiles, se mêlent les voix familiales. Il fallait survivre. Pour Pierrot ce sera d'abord dormir. Puis s'étourdir. Un jour — un soir — elle a rencontré Jacques, mère argentée sur regard bleu, grand, épaules solides. Nous sommes alors famille abîmée, en transit dans un appartement moderne au septième sur les boulevards des Maréchaux, près de la porte de Clichy. Dans la pièce à vivre, le canapé recouvert de velours à fleurs baroques où nous posons sagement, les mains posées sur les genoux, les yeux écarquillés, nos visages éclairés de sourires satisfaisant la demande, un beau sourire pour la photo. Nous y passons quelques mois, peut-être un an, le temps que le *cowboy* — un soir qu'il nous regarde dormir — décide de tout quitter pour nous entraîner dans le Cotentin. Le temps qu'à l'oreille de Pierrot tu chuchotes, tu peux me laisser maintenant.